

La présence dans ce numéro de deux Cubains exilés appelait l'explicitation, par Jeannine Verdès-Leroux¹, de l'inscription politique de leurs œuvres respectives.

Cuba nue

Le nom du peintre Jorge Camacho et celui du poète José Triana nous conduisent à penser à leur terre natale, Cuba, qui subit depuis quarante-cinq ans une dictature sanglante. L'exécution hâtive en avril 2003 de trois Cubains qui avaient voulu simplement fuir leur pays et la vague d'arrestations et de condamnations qui l'accompagnait semblent avoir réveillé un peu l'opinion. Sous les accusations les plus dérisoires, les peines vont de 6 ans à 28 ou 30 ans, comme si la Justice avait soigneusement soupesé chaque verdict. On se demande ce qui peut distinguer l'acte de celui qui écope de 27 ans de prison de l'acte de celui qui en prend pour 28 ans... Car les accusations se ressemblent: les accusés ont commis des actes contre l'indépendance ou l'intégrité territoriale de l'État, l'un n'est condamné «qu'à» 10 ans pour avoir transmis des informations à des organisations internationales comme Amnesty International, certains sont coupables d'avoir donné des interviews à Radio Marti... Tous sont en prison parce que leur opinion n'est pas l'opinion officielle.

En septembre 2003, trois anciens Présidents, bien placés pour savoir ce qu'est une dictature, Lech Walesa (Pologne), Vaclav Havel (République Tchèque), Arpad Gönz (Hongrie), appelaient le monde démocratique à soutenir l'opposition cubaine et aider l'émergence de la société civile à Cuba². Si révoltant que soit ce nouvel acte de répression du vieux dictateur, il faut souligner avec force qu'il n'y a là *rien de nouveau*: une brochure publiée à Paris en 1962³ disait la consternation des libertaires de voir qu'après la terrible expérience du régime implanté en Russie, tant d'hommes se réclamant de justice sociale et de liberté refusaient de voir ce qui s'était imposé à Cuba: «l'arbitraire d'un individu, ou d'un petit groupe d'individus transformés pour la circonstance en idoles, en chefs indiscutés, partisans d'une idéologie ultra-autoritaire et étatiste». Les libertaires français – informés par des camarades cubains dont certains

1. Directeur de recherche au CNRS, auteur de *La Lune et le Caudillo. Le Rêve des intellectuels et le régime cubain*, Gallimard, 1989.

2. «Lettre des trois présidents», *Le Monde*, 19 septembre 2003.

3. *Cuba, Révolution et contre-révolution. Témoignages, textes officiels, documents*, Éditions de la Commission internationale de Liaison ouvrière / La Révolution prolétarienne (1962). Cette commission avait été lancée par Louis Mercier qui avait publié très tôt dans *La Révolution prolétarienne* des articles sur la répression à Cuba où des militants libertaires ouvriers avaient été très vite arrêtés et condamnés.

étaient déjà en prison, avec de lourdes peines –, s'indignaient: les idéologues de la révolution « à la mode totalitaire » considèrent « comme chose admise que, dans une révolution, il est juste et normal de fusiller des hommes, [...] que la suppression de la liberté de pensée et d'association et d'autres libertés "bourgeoises" est une chose indispensable, et que tous les arbitraires commis par le pouvoir se justifient pleinement par les grands objectifs sociaux de telle révolution ». Cette commission d'études des libertaires, lancée par Louis Mercier⁴, décrivait avec précision ce qu'étaient la réforme agraire et les coopératives, ce qu'étaient devenus les syndicats ouvriers, ayant désormais pour mission d'imposer aux travailleurs les normes décidées par le gouvernement, ce qu'étaient la campagne contre l'analphabétisme et la culture populaire, rien d'autre qu'une « vaste entreprise de prosélytisme communiste »; la commission soulignait que la militarisation de la société commençait dès l'école primaire. Quant à la popularité de Castro: « De Hitler à Mussolini et à Peron, tous les dictateurs ont su se créer une auréole de popularité, d'autant plus facile à obtenir que, en plus des artifices de la propagande, ils peuvent exhiber quelques améliorations de fait, offertes à certains secteurs de l'opinion », bref constituer une *nomenklatura* castriste.

Il était facile de savoir ce que ce régime, dès le départ, pensait sur les homosexuels, sur le mariage, sur les contre-révolutionnaires à réprimer, sur le travail, et un peu plus tard, sur la « paresse » (loi anti-paresse en 1971, des juges spécialisés, des peines prévues, l'appel à la délation pour repérer les « désœuvrés »). Tout était lisible. L'ampleur de l'exil, avec les arrachements profonds et les pertes psychologiques qu'il entraîne – et des risques effrayants, parfois mortels –, répond exactement à l'ampleur du désastre: régime policier, appauvrissement dramatique, étouffement de la culture, régression dans tous les domaines, en particulier dans la santé.

En avril 1990, Nestor Almendros écrivait dans le *New Herald* (Miami) que beaucoup de Cubains, ayant mis du temps pour s'exiler, le félicitaient pour sa clairvoyance car il était parti au bout de trois ans. Il répondait que ce n'était pas de la clairvoyance: trois mois auraient suffi pour prendre cette décision tant, dès l'instauration du régime, l'embrigadement de la société s'étalait au grand jour.

Jeannine Verdès-Leroux

4. De l'œuvre singulière de Louis Mercier, retenir *La Révolution par l'État: une nouvelle classe dirigeante en Amérique latine*, Payot, 1978. Voir aussi *Présence de Louis Mercier*, Atelier de création libertaire, 1999.